

malheureux des vivans ; car il est impossible de vivre et d'avoir des afflictions semblables aux miennes. J'appréhende, et je prévois avec horreur ma destruction et celle de ces malheureux et braves gens qui vont périr pour l'amour de moi. Hélas ! la justice et la pitié se sont retirées aux cieux, et c'est un crime aujourd'hui d'avoir fait trop de biens aux hommes, et de leur en avoir promis. Mes malheurs m'ont fait de la vie un fardeau, et je crains que les vains titres de Viceroy perpétuel et d'Amiral ne m'aient rendu odieux à la nation Espagnole. On riroit d'indignation en voyant toutes les méthodes employées pour couper une trame déjà prête à se rompre ; car je suis dans mon vieil âge ; la goutte me cause des peines insupportables. Languissant à présent, presque mourant de ce mal et de beaucoup d'autres, parmi les sauvages, où je n'ai ni aliment, ni remèdes pour mon corps, ni prêtres, ni sacrements pour mon âme, mes gens mutinés, mon frère, mon fils, et tous mes amis malades, épuisés et mourans ; les Indiens nous ont abandonnés, et le gouverneur de S. Domingue a envoyé plutôt pour savoir si j'étois mort, ou pour m'enterrer tout vivant ici, que pour nous secourir : car son bateau ne nous a point parlé, ne nous a point donné de lettres, et n'a voulu en recevoir aucune de nous : d'où je conclus que les officiers de votre majesté ont intention que mes voyages et ma vie finissent ici.

O sainte mère de Dieu, qui avez compassion des malheureux et des opprimés ! pourquoi Cenell Bovadilla ne m'a-t-il pas tué, lorsqu'il nous dépouilla, mon frère et moi, de l'or qui nous avoit coûté si cher, et nous envoya charges de chaînes en Espagne, sans jugement, sans délit, sans l'ombre même d'un crime ? Ces chaînes, hélas ! sont aujourd'hui mon seul trésor, et elles seront enterrées avec moi, si j'ai le bonheur d'avoir un cercueil

ou un tombeau : car je veux que le souvenir d'une action si tragique et si injuste meure avec moi, et que pour l'honneur du nom Espagnol, elle soit à jamais oubliée. S'il en eut été ainsi, ô bienheureuse vierge ! Obando ne nous auroit pas laissés pendant dix à douze mois périr par une méchanceté aussi grande que nos malheurs. Ah ! que cette nouvelle infamie ne souille pas encore le nom Castillan, et puissent les siècles futurs ne jamais savoir qu'il y eut dans celui-ci des misérables assez vils, pour croire se faire un mérite auprès de Ferdinand, en détruisant l'infortuné Colomb, non pour ses crimes, mais pour avoir découvert et donné à l'Espagne un nouveau monde. Ce fut vous, ô grand Dieu ! qui m'inspirâtes et me conduisîtes ; montrez-moi quelque pitié ; daignez faire grâce à cette malheureuse entreprise. Que la terre entière, et que tout ce qui dans l'univers aime la justice et l'humanité, pleure sur moi. Et vous, saints anges du ciel, qui connoissez mon innocence, pardonnez au siècle présent, trop envieux et trop exalté pour me plaindre. Sûrement, ceux qui sont à naître pleureront un jour, lorsqu'on leur dira que Christophe Colomb, avec sa propre fortune, avec peu de frais, ou même sans aucuns de la part de la couronne, au hasard, de sa vie et de celle de son frère, en vingt années et quatre voyages, a rendu de plus grands services à l'Espagne, que jamais prince ou royaume n'en a reçu d'aucun homme : que cependant, sans l'accuser d'aucun crime, on l'a laissé périr pauvre et misérable, après lui avoir tout enlevé, excepté ses chaînes ; de manière que celui qui a donné à l'Espagne un nouveau monde, n'a pu trouver, ni dans celui-ci, ni dans l'ancien, une chaumière pour sa misérable famille et pour lui. Mais si le ciel doit me persécuter encore et semble mécontent de ce que j'ai fait, comme si la découverte de ce nouveau monde devoit être fatale à l'an-